

Le Point.fr - Publié le 06/01/2013 à 10:31 - Modifié le 06/01/2013 à 10:53

## Marie Lebey à la recherche du temps perdu

Le Point.fr vous fait découvrir la rentrée d'hiver 2013. Aujourd'hui, "Mouche" de Marie Lebey.



© Thierry Rateau/Léo Scheer / Montage Le Point.fr

Par MARION COCQUET

C'est un peu malgré elle que Marie Lebey s'est fait un nom. Dans *Oublier Modiano*, publié en 2011, elle partait sur les traces de son écrivain fétiche et tissait des liens entre leurs deux vies. L'entreprise n'avait pas eu l'heur de plaire à l'intéressé, qui avait fait envoyer à l'auteur "estomaquée" et à son éditeur, Léo Scheer, une vigoureuse lettre d'indignation. Oublié cet épisode : *Mouche* est un roman sensible, où l'auteur rend hommage à une mère fantasque, pénible et adorée.

Cette dernière, dite "Mouchka", dite "Mouche", trouve tout "magnifique" : la lumière d'après l'orage sur les tours de la Défense et les vitrines des Galeries Lafayette avant les fêtes ; la glace à la vanille d'un bistrot miteux et l'autoroute de l'Ouest sous la pluie. *Mouche* traque dans Cabourg le fantôme de Proust, comme sa fille le fera plus tard avec un autre romancier, mais se change en Mme Verdurin lors des "après-midi littéraires" qu'elle donne avec un jeune agrégé. *Mouche* s'est brisée à la mort de sa fille aînée et ensevelit la cadette sous de vieilles histoires de famille.

Dans cette lettre d'amour parfois douloureuse, parfois cruelle - "Mimi" impose à sa Belge de mère la lecture du pamphlet de Baudelaire *Pauvre Belgique* -, s'ébauche un autoportrait éclaté de Marie Lebey elle-même, qui finit en un inventaire à la Prévert où s'entremêlent les souvenirs de la mère et de la fille : "Le bon docteur Lotz, l'hôpital Tenon, la tuberculose, le cancer, le veuvage, le suicide, le mariage, les naissances, la mélancolie, les vertiges, le parquet, le carrelage, le lino, la moquette, et on revient au parquet, parce que c'est la mode et qu'on n'invente rien."

**RETROUVEZ notre dossier sur la rentrée littéraire de janvier**

Léo Scheer, 128 pages, 18 euros. Parution : 16 janvier.

### Découvrez un extrait de "Mouche" de Marie Lebey

**Avec mes frères d'eau, morveux, chauves et grelottants.**

Depuis que le professeur Lotz m'avait demandé de faire partie de son association, tous les samedis soir à 19 heures, je filais avec mon masque et mes palmes à la fosse de Villeneuve-la-Garenne pour m'entraîner. Sous l'eau, j'apprenais à dompter le néant en moi durant quinze secondes. Je plongeais à plus de vingt mètres de profondeur, une vraie descente sur l'échelle de Freud qui valait bien une dizaine de séances chez mon psychanalyste.

Le professeur Lotz, chef du service d'oncologie de l'hôpital Tenon, était si beau, avec ce visage tour à tour sombre et souriant, selon les perspectives de vie qu'il annonçait à ses

patients. Quand il quittait sa blouse blanche pour se retrouver sur le carrelage de la piscine, son mythe de grand ponton résistait même à la coupe démodée de son maillot de bain.

Des moniteurs encadraient le club restreint d'anciens malades en rémission que nous formions. Une joyeuse bande de cloportes, morveux, chauves et grelottants, engoncés jusqu'au cou dans des équipements si lourds que, lorsque nous plongeons, on aurait dit une unité spéciale de soldats britanniques débarquant sur les plages de Normandie. Sous l'eau, nos bouteilles d'oxygène prenaient le poids d'une bombe de crème chantilly, un monde aux dimensions nouvelles s'ouvrait à nous.

L'hôpital mettait à la disposition de notre association une salle de réunion dans ses sous-sols, où tous les quinze jours des bénévoles donnaient des cours sur la conservation du littoral. N'étant sensible ni à la faune, ni à la flore, je me débrouillais généralement pour arriver au pot de clôture. Chaque membre sortait alors de son cabas des quiches maison, des pâtés de sanglier, des saucissons et des bouteilles de Côte du Rhône. La charcuterie française, qui avait plus de goût qu'un bouillon d'algues, reprenait alors le dessus sur la beauté des fonds marins. À l'issue de ces entraînements intensifs à la fosse, se profilait en fin d'année un séjour de plongée au Lavandou. Je me souviens de ma première sortie en mer au large des îles d'Hyères, dans le parc national de Port-Cros. Avec mes frères d'eau, nous étions agglutinés sur le *Kenavo II*, en tenue, tels de gros scarabées noirs, largués en pleine Méditerranée, loin de leur milieu naturel. L'eau était moins claire qu'à la piscine, plus mystérieuse et froide.

Bercée par le liquide amniotique de la mer nourricière, de fines membranes d'algues, comme de la mie de pain, se collaient à mon masque et à mes cheveux. Je croisais des poissons qui semblaient ne pas me voir ; des raies, des sèches, et un gros mérou argenté, qui occupait le rocher en véritable taulier auvergnat. Parfois, je relevais la tête, inquiète, vers la surface, pour observer le soleil qui s'éloignait.

C'était toujours à ce moment précis que je pensais à maman. Des bulles d'air remontaient en grappes au-dessus de ma tête. J'avais du mal à contrôler ma respiration. Et prise de panique, je remontais à la surface sans respecter les paliers de sécurité.

Même si je ne m'étais jamais entendue avec elle, j'avais le vague souvenir de l'avoir beaucoup aimée dans ma petite enfance. Mais la mort de mon père dans un accident d'avion le jour de mes treize ans, puis celle de ma sœur deux ans plus tard avaient nettoyé au napalm tous les liens familiaux. Après l'onde de choc, chacun s'était mis à marcher mécaniquement dans des directions différentes, sans regarder en arrière.

Nous nous retrouvions à Noël, comme des vétérans qui se réunissent chaque année. À table, mon grand frère se lançait toujours dans des conversations littéraires exaltées avec ma mère, sur Céline ou Sartre, comme s'il s'agissait d'un voisin de palier trop bruyant. Assise à l'écart, je ne me sentais en sécurité que dans mes rêves.

Non, la disparition de ma mère ne risquait pas de me plonger dans un profond chagrin. C'était plutôt les aspects techniques de sa mort qui me turlupinaient, dont la seule évocation me transportait dans des abîmes d'angoisse que parfois seuls une séance de psy, un entraînement de plongée, un carré de chocolat ou un feuilleton allemand pouvaient repousser.

Et j'avais beau, avec une certaine ironie, anticiper froidement sa fin, je butais toujours sur le même problème: la peine. Quels que soient les plans machiavéliques que j'échafaudais pour éviter d'en avoir, une petite voix au fond de moi me murmurait qu'à sa mort le monde se viderait alors de toute sa magie. Au quotidien, ma mère baignait dans sa poésie ; une poésie burlesque, à la lisière du ridicule, qu'elle avait rapportée de son enfance en Belgique. Ses yeux couleur huître oscillaient simultanément entre la tristesse, la méchanceté et la plus grande empathie envers les autres. Jeune, elle ressemblait à Liz Taylor ; mêmes cheveux noirs, même poitrine comme deux pyramides horizontales, et un petit nez qui aurait pu changer la face de son quartier...

Plus vieille, je la voyais comme la belle-mère exubérante et maladroite du film *Intérieurs* de Woody Allen ; celle qui rit à contretemps, deux secondes de trop, et se heurte aux membres de sa famille comme aux meubles d'une pièce trop petite.

Pour combattre la banalité de l'existence, qu'elle tentait de me faire voir comme une comédie musicale, elle s'était fabriqué une sorte de kaléidoscope imaginaire, qui lui permettait comme par magie d'observer des situations avec des points de vue sans cesse différents.

Sa conversation était truffée de références culturelles qui lui procuraient une certaine immunité dans la vie, un peu comme une plaque d'immatriculation « corps diplomatique » qui autorise à transgresser les lois. Rien de grave ne pouvait lui arriver, parce qu'elle n'était pas là, avec vous, mais ailleurs. Au fil de la conversation, elle se réincarnait dans le rayon de lumière qui transperçait le port de Londres dans un tableau de Turner, ou dans la barbe rousse sous le chapeau de l'autoportrait de Vuillard dont l'affiche de l'exposition au Grand Palais trônait dans ses WC, ou encore dans l'ultime note cristalline et désincarnée d'une partita de

Bach. Elle voyait de la beauté partout, même où il n'y en avait pas, et m'horripilait à trouver tout, toujours, magnifique.

## CULTURE

RSS Culture

Jack Lang aux portes de l'Institut du monde arabe

Victoires de la musique : et les nommés sont...

David Foerkinos en a plein le dos !

Les déambulations de Christian Oster

[Tous les articles - Culture](#)

### Aucun commentaire

Soyez le premier à réagir sur cet article

[Ajouter un commentaire](#)

### Votre commentaire

Titre \* :

Commentaire \* :

2000 caractères restants

M'alerter lors de la publication de ma réaction

[Ajouter un commentaire](#)

[Voir les conditions d'utilisation](#)